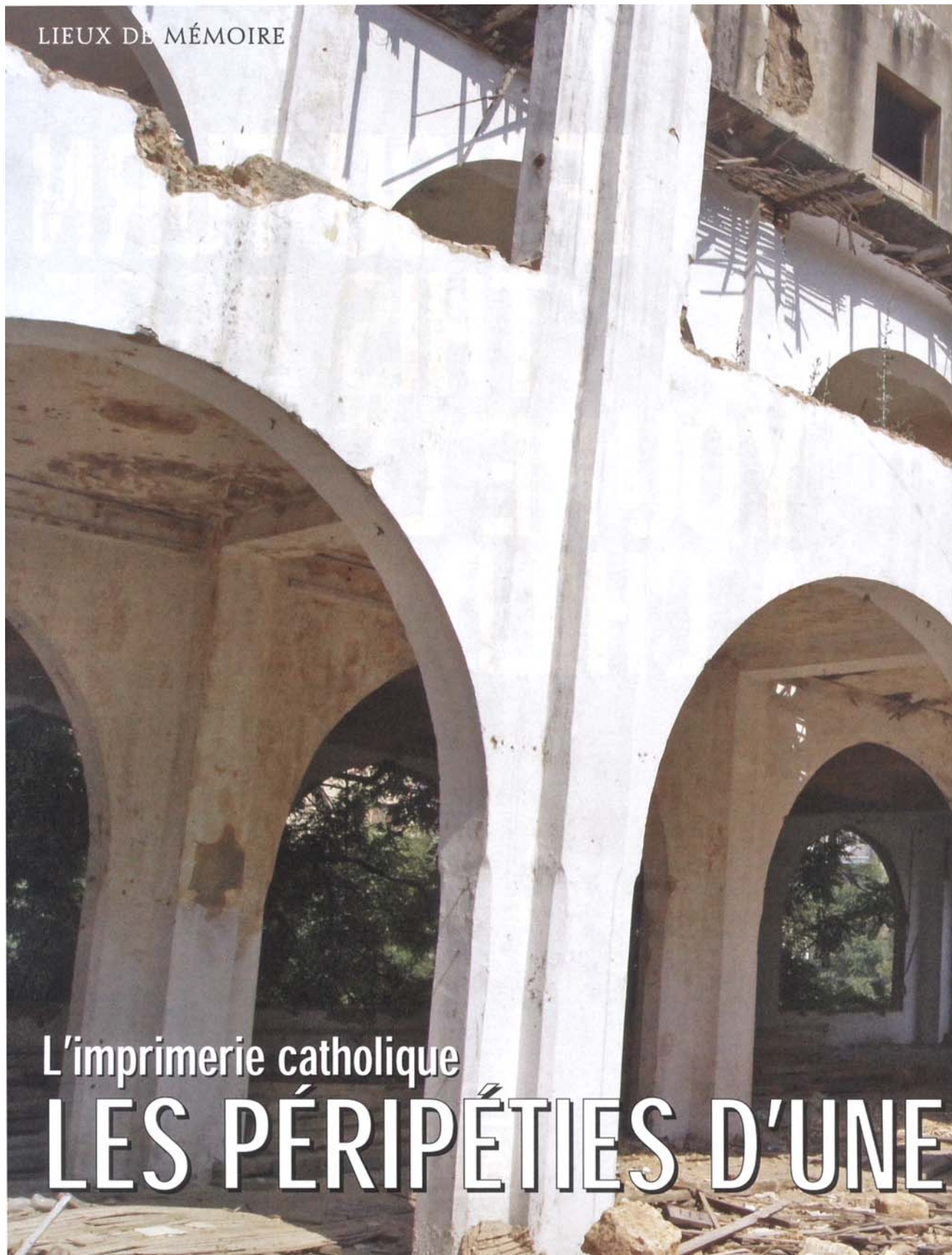
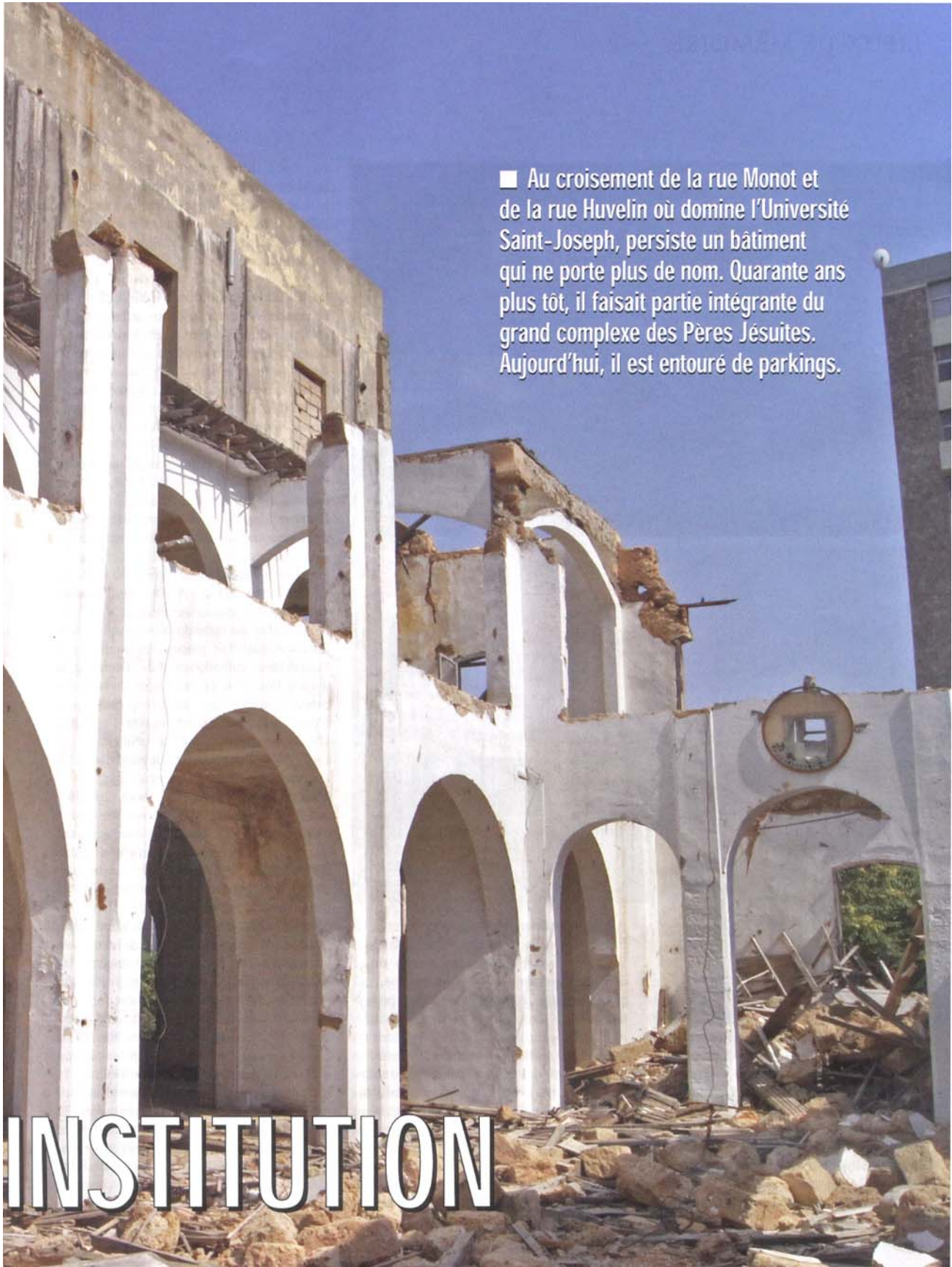


LIEUX DE MÉMOIRE



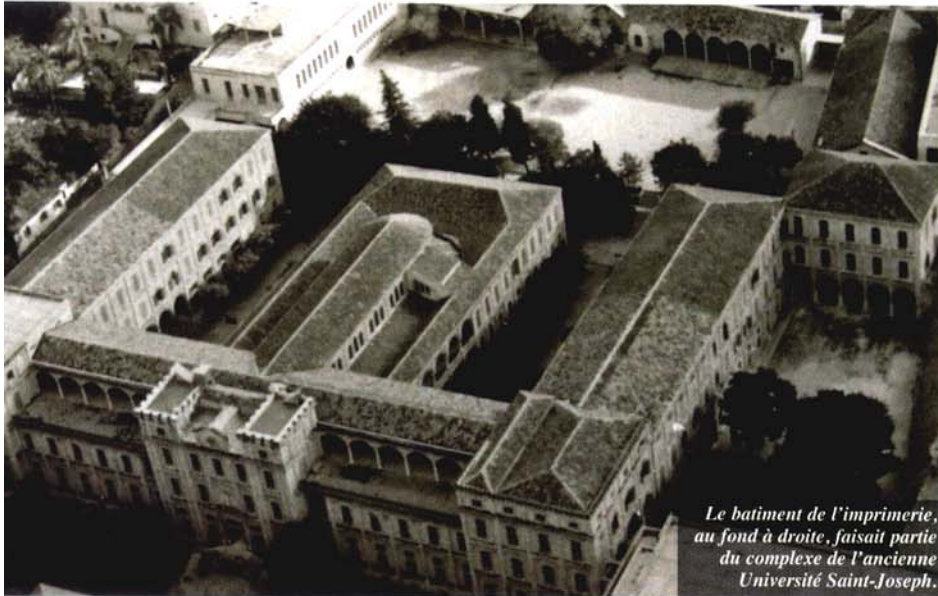
L'imprimerie catholique

LES PÉRIPÉTIES D'UNE



■ Au croisement de la rue Monot et de la rue Huvelin où domine l'Université Saint-Joseph, persiste un bâtiment qui ne porte plus de nom. Quarante ans plus tôt, il faisait partie intégrante du grand complexe des Pères Jésuites. Aujourd'hui, il est entouré de parkings.

INSTITUTION



Le bâtiment de l'imprimerie, au fond à droite, faisait partie du complexe de l'ancienne Université Saint-Joseph.

Beyrouth. Elle traitait des ouvrages de langues, arabe, turc, français, syriaque, hébreu, chaldéen, araméen, copte, grec, latin, italien, anglais et allemand. Le concessionnaire en était le père Philippe Bernardet, supérieur des Jésuites.

L'arrivée de la machine à vapeur

Le comte de Trémont, pèlerin de Terre sainte, sera le premier donateur, en léguant 5000 francs pour la mise en place de l'imprimerie. Il voulait répandre en Syrie (qui comprenait le Liban) *L'imitation de Jésus-Christ* en langue arabe. Ce fut, le premier livre, à proprement parler, imprimé à l'imprimerie catholique, sorti à 2000 exemplaires.

Au fur et à mesure des années, le matériel de l'imprimerie s'étoffe. En 1867, grande innovation pour les ouvriers qui faisaient marcher les presses manuellement, la machine à vapeur arrive avec sa puissance de trois chevaux. Le frère Tallon écrit alors: «Puisque la vapeur est à la mode, adoptons un moyen si commode. Amis, confions-nous sans peur. A la vapeur! A la vapeur!».

Le brouillon du texte du frère Jésuite décrit l'arrivée de la presse hydraulique à l'imprimerie catholique: «Les Turcs de la douane l'ont d'abord prise pour un nouveau canon. Il a fallu leur faire comprendre qu'il n'était nullement dangereux. On l'a portée alors en triomphe jusqu'à l'imprimerie».

En 1881, l'imprimerie devient la plus importante de toute la Turquie d'Asie.

«Les machines à imprimer sont installées dans un hall de 25 mètres de long, ressemblant à une basilique romaine, avec une seule rangée de piliers d'un côté et d'une double rangée de l'autre. Au-dessus des bas-côtés, une galerie, où sont installés les compositeurs, fait le tour de la bâtisse. Du côté de la rue, elle donne accès à une vaste salle vitrée où se trouve l'atelier de reliure. Un bâtiment abrite, outre le magasin de vente, les stocks de papier, la masse des imprimés qui attendent le brochage, la direction, les bureaux du Bachir et la zincogravure», peut-on lire dans les archives des Pères Jésuites.

Le toit de tuile s'est effondré dans un attentat à la voiture piégée rue Monot en 2005.

En 1888, un nouveau décret autorisant les imprimantes vient de Constantinople et comporte des prescriptions de nature à gêner et à restreindre singulièrement ces entreprises. Après que quelques avis menaçants soient envoyés à l'imprimerie catholique, le Père Bernardet entreprit des correspondances avec



L'histoire de l'imprimerie catholique ou imprimerie des Pères Jésuites, née, en 1852, ne débute ni ne finit à l'endroit où elle a été le plus longtemps active. En août 1852, la troisième imprimerie de Beyrouth s'installe dans les quartiers privés de l'ancienne résidence des Jésuites à Saïfi. Le temps presse, l'influence des protestants, relayée par des publications à l'imprimerie américaine, inquiète les Jésuites qui n'ont pas les moyens de propager leur foi. Au point que le patriarche maronite et les évêques de Syrie interdisent, sous peine d'excommunication, la lecture de tout livre sortant des officines protestantes. L'imprimerie sera déménagée finalement en 1875 dans les bâtiments de l'USJ.

Aucun des prêtres ne savait alors se servir de l'imprimante. Ils firent appel à un ouvrier de l'imprimerie américaine, un ancien druze devenu protestant. «Ce jeune homme, qui avait travaillé chez les Américains protestants, était assez habile pour diriger l'ouvrage. Mais on voulait aussi le convertir», écrit un frère anonyme, dans un brouillon de texte. Les archives des Jésuites sont émouvantes. Des lettres, des brouillons de demandes d'autorisation, jaunies par le temps, gardent l'odeur parfois oubliée de l'encre et du papier. Sur autorisation officielle, signée par le gouverneur général du Vilayet de Beyrouth Ahmad Aziz, s'ouvre l'imprimerie catholique des Jésuites dans le quartier de Dahdah à

le consul général de France.

Voici un extrait de la lettre du 1^{er} avril 1889: «Après vous avoir quitté, j'ai trouvé ce soir en rentrant à la maison une communication du Séraïl au sujet de notre imprimerie. On promet de nous délivrer dès demain l'autorisation demandée, mais l'on nous pose des conditions qui nous semblent inacceptables. (...) Tout ce que nous pouvons promettre c'est de respecter les droits du gouvernement, mais nous ne consentirons jamais à renoncer à la protection française». Signé du supérieur des Pères Jésuites.

Quelque temps plus tard, le wali – gouverneur – vint visiter l'USJ et notamment l'imprimerie. «Vous faites des merveilles, dit Aziz Pacha. Quelle joie pour moi de gouverner une ville où vous faites tant pour la science!». C'est sans surprise, alors, que le Conseil d'instruction publique du Vilayet accorda l'autorisation à l'imprimerie catholique.

La fin d'une imprimerie

Durant la Première Guerre mondiale, les Jésuites furent expulsés de chez eux, les ateliers occupés, les machines confisquées et dispersées. Frère Joseph Maher, sous-directeur de l'imprimerie, nota les départs et les destinations, si bien qu'après la libération du Liban en 1918 de la présence ottomane, toutes les machines ont été récupérées.

Le père Brouwers, directeur de l'imprimerie catholique de 1970 à 1990, explique que, quand il en a pris la direction, ses supérieurs lui ont demandé de la vendre. On comprend mieux dorénavant pourquoi l'église Saint-Joseph, la résidence moderne des Jésuites et la Bibliothèque orientale sont entourées de terrains vagues.

«Le Collège Jésuite étant déplacé à Jamhour, il fallait trouver des fonds. Nous avons donc vendu une partie de nos terrains, l'imprimerie comprise. Le quartier devait voir fleurir une grande tour de 40 étages et deux immeubles deux fois moins hauts. Résultat, nous n'avons touché à rien. Comme on peut le constater rien n'a été construit. Il y a d'ailleurs eu un procès qui est passé en cassation», indique père Brouwers.

«Editer des ouvrages pour des particuliers ou des entreprises n'est pas notre vocation. En 1852, l'imprimerie a été créée parce qu'elle répondait à un besoin», note l'ancien directeur. «En 1970, il y avait 600 imprimeries, en 1990, leur nombre était multiplié par 10. Une concurrence souvent créée par nos anciens ouvriers. Nous voulons des livres mais pas



L'IMPRESSION DE LA BIBLE... EN ARABE

L'objectif de 1873 était de publier la Bible en arabe, notamment pour l'opposer à la version protestante. Elle se devait d'être irréprochable. On envoya frère Elias visiter les meilleures imprimeries pour en apprendre le mécanisme. Il se rendit à Paris puis à Londres où on lui apprit le procédé de galvanoplastie, secret transmis uniquement sous promesse de ne rien révéler à Paris. De retour, il créa le caractère arabe surmonté par sa voyelle (accent), passant de 825 cases à 1369. Ils choisirent le style Stambouli, venu de Constantinople et publièrent la première page de la Bible en 1875.

A l'initiative du père Monnot, un exemplaire de grand luxe fut envoyé à l'Exposition universelle de Paris en 1878 et obtint une médaille d'or. Dans les archives des Pères Jésuites, on trouve cette phrase de l'arbitre de l'époque: «L'impression de l'ouvrage et la beauté de ses caractères en faisaient une œuvre supérieure à toutes les publications arabes connues jusqu'alors».



forcément les imprimer. Dans cet esprit, nous avons gardé, bien sûr, notre maison d'édition, Dar al-Mashreq», poursuit-il.

Trois grandes catégories de publications ont été imprimées: textes religieux (200 ouvrages), ouvrages classiques, philologiques (lettres arabes, lexicologie, grammaire,...) et périodiques dont, parmi les plus importantes en 1870, le premier

journal catholique de langue arabe *al-Bachir* et en 1898, la revue *al-Machreq*.

L'imprimerie avait été déplacée définitivement à Dahr al-Wahch en 1981 sur une surface de 9000 m². Durant la guerre civile, le travail ne s'était pas arrêté malgré sa position sur une ligne de démarcation. Elle a fermé définitivement ses portes en 2000 après avoir été rachetée par l'armée. ■ DELPHINE DARMENCY